

Revue de presse

ENDORMIS SOUS LE CIEL



Texte de **Mario Batista**

Une création de **Thomas Bouvet**

DEF MAIRA

68, rue de Longpont – 91310 Longpont-sur-Orge
compagnie@defmaira.fr // www.defmaira.fr

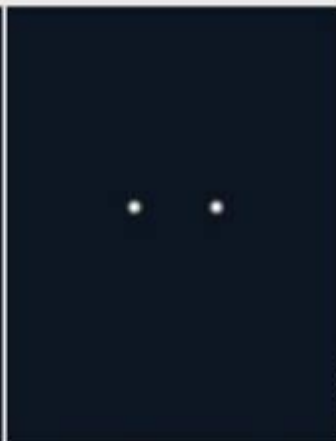
THÉÂTRE

L'étrange prophète d'Endormis sous le ciel au théâtre la Loge

C'est dans le noir complet que le spectateur passe les dix premières minutes d'*Endormis sous le ciel*. Une obscurité complice au sein de laquelle une voix calme et enveloppante entame ce qui semble être un conte pour enfants. Mais très vite, le timbre devient plus grinçant, presque moqueur. Et quand, dans une lumière orangée, apparaît le visage tant attendu, le spectateur se glace. Le voilà nez à nez avec un étrange prédicateur au regard fixe, planté dans un décor qui évoque plus un caveau que le ciel promis par le titre. Qui est ce personnage interprété par Thomas Bouvet ? Un dieu omniscient ou le diable grondant du fond de son abîme ? Peu importe. Au-delà de son identité, il est avant tout un voyeur. Un témoin dont les yeux viennent déflorer une scène simple et enfantine pour en faire quelque chose de plus sombre, de plus sensuel. Car, outre ses attaques à peine masquées contre la religion, c'est aussi de ça dont parle le texte, de la sexualité. De ce qu'elle peut avoir de risible et maladroit, de l'angoisse extrême qu'elle peut susciter par sa capacité à nous révéler dans notre néant. Que vaut le corps ? Et existe-t-il au-delà



Timothée Eisengraber



Cie Dief Maira

du désir de l'autre ? Le plaisir si intimement lié à la culpabilité n'est-il pas plus vif sitôt qu'il est cuisant ? Les interrogations se bousculent, mais la densité du texte et le ton monocorde sur lequel il est asséné perdent parfois le spectateur en route. Cependant, *Endormis sous le ciel* reste une pièce captivante dont on ressort agréablement troublé.

LAURA LÉONI

Du mardi 4 au samedi 15 juin, 77, rue de Charonne, 11^e.
Tél. : 01 40 09 70 40.

ARTISTIKREZO – OCTOBRE 2014

Endormis sous le ciel, un monologue intense et trouble porté par Thomas Bouvet - La Loge

"Allez-y, passez, moi je n'y vois rien" chuchote une spectatrice en bord de rang. Ce lundi, soir de première, un noir profond accompagne le public qui pénètre dans la salle de La loge. Le lieu parisien accueille jusqu'au 17 octobre "Endormis sous le ciel", un monologue intense et trouble porté par Thomas Bouvet.

"Une petite fille et un petit garçon, depuis longtemps, se regardent longuement. (...). Leur corps attend le signal. (...) Depuis des heures ils contemplent la mort." Les premières phrases du texte de Mario Batista jaillissent dans une obscurité profonde. Les ténèbres semblent avoir créé ces mots là – à moins que ce ne soit le contraire.

"Endormis sous le ciel", la dernière création de Thomas Bouvet, est née d'une rencontre et d'une fascination: "J'ai découvert la pièce de Mario Batista lors d'une lecture de Stanislas Norday au Théâtre Ouvert", se souvient le jeune metteur en scène. "C'était hallucinant à entendre. L'écriture, si particulière, crée une parole continue. Le temps est dilaté, la linéarité absente. C'est une écoute qui provoque l'hypnose".

Hypnotique: c'est bien la sensation créée par la figure spectrale, désincarnée, que porte Thomas Bouvet. Seuls son visage et ses mains émergent peu à peu du néant. Son corps immobile reste plongé dans le noir, comme pour mieux préserver l'attention sur le texte et la prise de parole, et renforcer du même coup l'immatérialité du personnage. Que sait-on de lui ? Peu de choses. Il parle et observe deux enfants, on ne sait où ni quand. Les parois sombres et réfléchissantes qui l'entourent multiplient son pâle reflet, brouillant un peu plus l'espace et nos repères. Est-il humain, existe-t-il seulement? Ce doute qui subsiste, et le trouble qu'il crée, sont l'une des lignes fortes de la mise en scène, qui sait préserver le caractère énigmatique du texte.

Si c'est un homme c'est La nuit du chasseur, si c'est une femme c'est Médée, indique seulement l'auteur dans une didascalie. Thomas Bouvet ne tranche pas: "Est-ce que tout cela existe? Est-ce qu'il s'agit d'enfants ou d'adultes? Assez volontairement, je ne réponds pas à ces questions, je laisse ouvert, j'aime l'idée que cela reste mystérieux". De fait, son personnage, vêtu d'une ample cape sombre, semble tenir autant d'une déesse vengeresse que de l'ecclésiaste du film de Charles Laughton.

Le face à face hiératique avec le public est mené sans trêve, une heure durant. Une frontalité troublante, récurrente dans les créations du metteur en scène, de Phèdre (2008) à John & Mary (2012). "Tout est à vue, je ne peux pas tricher: je sais que le public est là. Cela crée quelque chose de total dans le corps, le regard", explique-t-il.

Le malaise émerge parfois, face à la radicalité de la mise en scène et surtout du texte, où la sexualité s'introduit –parfois violemment– dans l'univers de l'enfance. Mais l'intention de Thomas Bouvet n'est pas là: "Ces deux enfants, je les perçois comme les survivants d'une humanité qui s'est détruite. Cette figure les regarde, témoigne de leur présence. Si un désir naît, c'est parce que ces deux êtres sont en capacité de refaire vivre l'humanité. La pédophilie n'a jamais été un axe de travail. Ce qui m'intéresse, ce sont les questionnements très concrets que transmet le texte: l'auto-destruction, le don de vie."

Christelle Granja

UN FAUTEUIL D'ORCHESTRE – OCTOBRE 2014

Dans une grande simplicité poétique et à travers un jeu tenu et profondément incarné, Thomas Bouvet nous fait découvrir l'univers et l'écriture de Mario Batista. Une écriture pleine, tout un poème, prenant, par moments, la cadence d'une prière exaltée.

L'histoire du monologue est très simple, se résumant presque à un geste... Deux enfants (mais peut-être s'agit-il d'adolescents, d'adultes, ou de vieillards, peu importe, ils s'aiment et se découvrent) dans la nature, se regardent. Avec toute leur candeur et leur pureté, ils font l'amour et s'endorment sous le ciel. Mais ils ne sont pas seuls, une silhouette les regarde, puis s'approche...

Cela pourrait être une femme et ce serait Médée.

Cela pourrait être un homme et ce serait *La nuit du chasseur*.

Seul dans l'obscurité de la scène, Thomas Bouvet incarne cette silhouette. Immobile et confiant, il nous livre ce qu'il voit, ce qu'il imagine de ces corps aimants. L'innocence de ces deux enfants se mêle à l'étrange. Rasé et enveloppé d'une robe noire dénuée de signe distinct, le personnage n'est ni un homme, ni une femme. Cela pourrait être Dieu, ou Satan, et l'on pourrait d'ailleurs douter de son existence. Climat de doute et d'ambiguïté qui nous maintient accroché à chaque mot du texte.

Thomas Bouvet nous garde en tension par son aisance à incarner des vers teintés de poésie et de violence.

Mario Batista donne à voir dans ce monologue, le monde et l'humanité vus à travers des yeux sans limite. Des yeux, comme un précipice, s'ouvrant sur le néant.

La mise en scène respecte la simplicité de la narration et nous enfonce un peu plus dans un climat où l'innocence côtoie les ténèbres. Le plateau plongé dans le noir au début du monologue, puis voguant dans la pénombre, fait jouer des ombres sur le visage du personnage ; on ne sait plus tout à fait si l'on rêve, ni où l'on est. Ce dont nous sommes certains, c'est de voir un petit garçon et une petite fille qui se regardent sans savoir qu'ils sont observés...

Camille Hazar

ENDORMIS SOUS LE CIEL

La Loge

Date du 04 au 15 juin 2013 / 19h

texte Mario Batista

mise en scène, lumière, jeu Thomas Bouvet

répétitrice Noémie Laszlo

scénographie Mathieu Lorry-Dupuy

costume Aude Desigaux

création sonore JonCha



Un homme isolé au milieu d'une lande solitaire scrute, regarde deux petits êtres commencer à s'aimer, s'ébattre et se demander comment on fait, comment ils font les autres les adultes. Un petit garçon et une petite fille se regardent, et rien d'autre n'a besoin d'exister. « Depuis longtemps leurs yeux accrochés aux regards ne lâchent plus. »

Thomas Bouvet se met en scène à La Loge dans un monologue de Mario Batista, *Endormis sous le ciel*, texte qu'il a découvert récemment au Théâtre Ouvert, pas encore publié, et qui l'interpelle. Le comédien/l'homme se dresse, mystérieux, dans un espace sans limites et sans lumières, un lieu solitaire, une boîte noire qui reflète sa silhouette vêtue d'un long habit sombre. Le cube révèle la figure dans toutes ses surfaces, comme les multiples facettes d'une personnalité. La parole s'élève à travers la pénombre, cavemeuse ; elle raconte une rencontre, celle de deux petits êtres innocents, une rencontre heureuse et sans embuches au premier abord. La pénombre s'éclaircit pour laisser ensuite apparaître un visage blanchi et émacié, puis un buste et des mains devenant monstrueuses par leur immobilité.

Commence alors une cavalcade, un récit tantôt apaisé tantôt effrayant. L'image de cet homme immobile perturbe, le texte interroge, on ne sait plus parfois s'il nous raconte un conte pour enfant –on imagine Hansel et Gretel perdus dans une lande– ou une histoire de la folie ordinaire. Le trivial l'emporte parfois sur le poétique. Les voyelles s'allongent et s'envolent, les mots deviennent des oiseaux –parfois rapaces– et le corps du comédien est un roc imperturbable. La parole qui s'emporte nous laisse voir le paysage désert d'une lande perdue, aux rochers proéminents et deux enfants qui brisent les interdits sociétaux pour se toucher, s'examiner en profondeur. On s'interroge : quel type d'auditoire sommes-nous ? Quelles oreilles doit-on porter à la parole qui nous est offerte ? est-ce un conte, une histoire, un témoignage, une confession ?

C'est à la fois beau et gênant, on ne comprend pas tout à fait qui est cet homme qui observe les enfants dans leurs ébats interdits et qui se sent tiraillé entre empathie et pulsion sanguinaire de meurtre pédophile. Mais on ne se sent pas mal à l'aise, on s'interroge seulement sur la provenance de cet être qui nous parle de façon frontale, dont la parole jaillit par moments avec violence, qui ressemble tour à tour à un homme démuni face à ses vices, soumis à l'épreuve, et à un dieu colérique. L'humour ponctue le texte insidieusement, mais on ne sait pas tout à fait si l'on peut rire tant les sujets abordés sont dérangeants, on s'en rend compte après, en sortant de la salle noire. C'est une expérience supra sensorielle qui nous est offerte. Rien n'est alors sûr, le sens reste en suspens, et les images sous la peau. Thomas Bouvet nous donne à « *sentir comment c'est, là, dans le noir sentir et avoir peur* ».

par Moira Dalant